

L'adoration : à même le monde

L'adoration (déconstruction du christianisme, 2) de Jean-Luc Nancy, Galilée, 147 p.

Pierre-Philippe Jandin

Numéro 239, hiver 2012

Jean-Luc Nancy, lignes de sens : philosophie, art, politique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65865ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jandin, P.-P. (2012). *L'adoration : à même le monde / L'adoration (déconstruction du christianisme, 2)* de Jean-Luc Nancy, Galilée, 147 p. *Spirale*, (239), 50–51.

L'adoration : à même le monde

PAR PIERRE-PHILIPPE JANDIN

L'ADORATION (DÉCONSTRUCTION DU CHRISTIANISME, 2)

de Jean-Luc Nancy

Galilée, 147 p.

Ainsi que le remarquait avec admiration et non sans humour Jacques Derrida dans « Responsabilité — du sens à venir » (*Sens en tous sens*, Galilée, 2004), Jean-Luc Nancy n'a jamais reculé devant les « *grands concepts* » philosophiques de la tradition (sens, monde, création, liberté, corps, communauté, etc.) ; ceux-ci ont été et sont encore l'objet d'un travail de déconstruction, qui est tout aussi bien une entreprise de dé-placement, de dé-portation hors du contexte d'origine où leur sens s'est formé et figé. Il peut sembler déroutant, voire audacieux, de retenir le mot « adoration » comme titre du second volume d'un ouvrage engageant une « *Déconstruction du christianisme* » (le premier s'intitule *La déclosion*, Galilée, 2005). On ne saurait ignorer en effet le poids chrétien de ce terme ; certains religieux se vouent à « l'adoration perpétuelle » du saint sacrement, culte qui est au cœur de la vie de l'Église, de l'assemblée du peuple de Dieu, ainsi que le rappelait le pape Jean-Paul II dans sa *Lettre Encyclique* « *Ecclesia de Eucharistia* » (§25) du 17 avril 2003. On se rappelle aussi les affrontements qui ont déchiré le christianisme au moment de la crise iconoclaste et à l'époque des Réformes au sujet des distinctions entre *adoratio* et *veneratio*. Il faut alors réévaluer le sens de l'adoration.

Ce mot préservé par Jean-Luc Nancy essaie de « *nommer le geste de cette raison déclore* », « *une allure de l'esprit pour notre temps où le "spirituel" semble devenu si absent, si sec, ou si frelaté* » (quatrième de couverture). On en appelle donc à un autre style de la pensée que celui de la métaphysique ou de la religion qui doivent désormais se déclore, s'exposer l'une à l'autre dans leur désir d'infini et toutes deux à un dehors de la pensée, à un ailleurs : double déclosion dont l'adoration est le geste, l'adresse à l'incommensurable qui échoit en commun à la pluralité des existants.

L'adoration est la parole qui (s')adresse ailleurs, à ce qu'elle sait sans accès, mais un ailleurs qui n'est nulle part ailleurs, ni le non-lieu d'une utopie ni un paradis perdu et promis. « *La vraie vie est ailleurs : ici* », souligne Nancy dès le prologue de son livre, en comprenant cette localisation non comme une partie de l'espace mais comme l'ouverture d'un espacement risqué, aventureux et précaire. « *Ici grand ouvert* » : c'est notre monde dont l'existence est fortuite. Il ne s'agit plus de spéculer en termes de possible ou d'impossible, de contingence ou de nécessité, catégories qui, entre autres, constituent la

charpente des discours philosophique et théologique. Notre monde est un fait, un don sans donateur ; « *qu'il y ait le monde* » ou, plus précisément « *qu'il y ait quelques choses, les choses, tous les étants* » est le don. Le sens d'un tel monde fortuit est à même le monde, il n'est pas à chercher dans un « *arrière-monde* » ou dans un principe ou un dieu hors du monde. Le monde est « *totalité de renvois, mais lui-même ne renvoie à rien d'autre* » ; il ne renvoie à rien, et l'adoration se tient dans le rapport à ce rien. Et si nous disons « nôtre » ce monde, c'est pour affirmer qu'il est « entre » nous et que « nous » ne renvoyons qu'à « nous » dans la réticulation infinie de nos rapports. Notre finitude « adorante » est justement ouverture à cet infini actuel.

La tension de l'adoration dans son attention au fortuit, au « *bougé du sens* » d'un monde sans assise ni assiette et, partant, soustrait à toute commune mesure, nous expose à une responsabilité incommensurable et inexorable. Cette évaluation de notre modernité par Nancy est préparée par un double écart de sa pensée, qui n'est ni rupture ni dérobadie, par rapport à la religion, au christianisme notamment, et à la philosophie, plus particulièrement dans ses registres phénoménologiques.

PAR-DELÀ THÉISME ET ATHÉISME

Même si Jean-Luc Nancy souhaite parler le moins possible du christianisme et « *aller vers un effacement de ce nom et de tout le corps de références qui le suit* », il tient « *à suivre le mouvement le plus propre que ce nom aura recouvert : le mouvement d'une sortie de la religion et de l'expansion d'un monde athée* ». Le christianisme retient l'attention parce qu'il est pensé comme l'innervation profonde du monde occidental et aussi comme une position déconstructrice d'elle-même, s'il est vrai que d'emblée cette religion est tension entre l'unité de principe cherchée par la pensée grecque et l'unicité de dieu affirmée par les Juifs, entre « *le dieu des philosophes et des savants* » et « *le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob* », pour le dire dans les termes de Pascal (au début quasiment du *Mémorial*).

Quand Nancy engage à extraire du christianisme « *ce qui nous a portés et qui nous a produits [...], ce dont la religion aura été une forme et une méconnaissance* », il invite à redonner

vigueur à cette tension qui porte par-delà théisme et athéisme une antithèse dont il faut se libérer puisque aucun ne remet en cause la primauté du principe (et donc de la fin). L'adoration est cet élan, cette pulsion vers l'an-archique, nouvelle façon peut-être d'entendre l'« *ex nihilo* », le rien d'origine du monde. Toutefois, une réserve s'impose : ce mouvement d'excès sur la religion, c'est-à-dire « *de dissipation de l'observance dans l'adoration* » qui a irrigué la culture du monde moderne, ne s'observe que dans l'un des trois monothéismes et seulement dans l'« *une des veines du christianisme [...] : celle de la Réforme et de la partie du catholicisme qui s'en est inspirée, ainsi que d'une partie au moins de la mystique chrétienne (Eckhart en particulier), mais non le catholicisme romain stricto sensu, non plus que les Églises orthodoxes* ». Quant au judaïsme et à l'islam, ils sont restés des religions riches « *d'observances dont on ne voit pas qu'ils puissent être "sécularisés" (quel que soit le concept précis de ce mot)* », avant tout parce qu'ils n'ont pas eu à entrer en conflit avec une Église, une assemblée (*ekklesia*) « *distincte en droit de toute autre assemblée du monde* », ainsi que s'est d'emblée conçu le christianisme. Il reste que, quelles que soient les différences, voire les divergences de destin de ces trois monothéismes, ils ont ceci en commun : « *l'unicité et l'unité de ce "dieu" [...] consistent précisément en ce que l'Un ne peut y être posé, présenté ni figuré réuni en soi. [...] Cela, les grands mystiques [...] des trois monothéismes l'ont su [...]* », comme il l'écrit dans *La décloison*. Leur expérience est celle de la mort d'un dieu doté « *des attributs de la nécessité et de la complétude de la fondation-production de l'étant en totalité* ». Ce Dieu-là est mort.

L'« ENTHOUSIASME »

Privés de ce recours, nous restons exposés à la chance d'un sens à venir ou au risque d'un effondrement dans un nihilisme sans retour. « *"Enthousiasme" veut dire en grec "passage en dieu" ou "partage du divin" : comment ne pas emporter l'enthousiasme dans la mort de Dieu ? C'est une question grave.* » Autrement dit, peut-être : comment penser l'élan de l'adoration, « *de la fureur érotique à la ferveur spirituelle* » ? Là encore, au prix d'une lecture déconstructrice, on cherchera une ressource dans le legs chrétien tout en s'en démarquant. Le christianisme apparaît dans un monde méditerranéen ébranlé par une « *mutation* », « *la substitution au monde de l'observance d'un monde du rapport* » ; or au cœur de ce nouveau message, de son annonce, de ses mystères et dans les vertus qu'il exalte se trouve l'idée d'un rapport à l'incommensurable, d'une exposition à l'excès. Et tout d'abord l'affirmation de ce qui fut nommée la « *vie éternelle* », « *tournant de civilisation qui a renouvelé l'énergie "occidentale"* », qu'il faut entendre comme « *la vie dans le monde hors du monde* », « *la vie soustraite au temps dans le cours même du temps* », inscription d'un infini dehors à même le monde auquel l'adoration « nous » ouvre. C'est le sens même du mystère de la trinité qui « *articule "Dieu" lui-même en tant que rapport* », ou encore : « *Le mystère trinitaire lance cet éclair : le sens est le rapport lui-même, le dehors du monde est donc dans le monde sans être du monde* ».

Quant aux vertus « *théologiques* », la foi, l'espérance et la charité, elles ont la même teneur que les mystères : elles concernent le rapport. Nous savons depuis Paul (I, Cor., XIII) que la

charité — que nous pouvons aussi nommer « amour » — assure « *le véritable enjeu des trois, c'est-à-dire le véritable enjeu du rapport à "Dieu"* ». Sans pouvoir entrer dans une analyse détaillée de chaque vertu, il importe de simplement rappeler la valeur première du mot « *virtus* » : une force à l'œuvre, une vigueur, et non pas un état ou un contenu disponible ou déterminé. On peut, comme le propose Nancy, appeler « *pulsion* » (*Trieb*) cette poussée infinie vers l'infini, rassemblant sous ce terme l'« *intérêt* » ou le désir de l'existant tel qu'il est mis en évidence de Kant à Freud et Heidegger, en passant par Hegel et Nietzsche. Il s'agit pour chacun d'insister sur « *la vertu du rapport à ce qui ne peut s'accomplir ni en savoir ni en représentation — ni, donc, en "sens" ou en "vérité" selon l'un de ces régimes* ». La conséquence majeure est une décloison de l'ontologie : « *la pulsion n'est pas d'abord le rapport d'un "sujet" à quelque "objet" — elle est de toutes façons par principe au-delà de l'"objet" — mais elle est condition ou nature de l'"être"* ».

ADORATION ET PHÉNOMÉNOLOGIE

Cette adoration comme pulsion de l'existant nous emporte par-delà objectivité et objectité, et implique un écart par rapport à la phénoménologie que, par deux fois, Jean-Luc Nancy souligne dans son ouvrage¹. À propos du « *contraste* » entre adoration et donation, sans excepter ici la « *réduction phénoménologique* », il précise : « *Je ne conteste ni ne critique : je prends délibérément mon départ ailleurs, non dans un vis-à-vis avec le monde, avec moi-même ou avec autrui, mais dans un être-au-monde [...]* », à penser dans le tracé du « *in der Welt sein* » de Heidegger. Tout le poids de la pensée doit porter désormais sur les pré-positions « *à* » et « *avec* », qui sont tout autant des dis-positions qui annoncent un rapport. Ce monde non où je suis mais auquel je suis, auquel je suis venu, auquel incessamment je viens « *est rapport et n'est que cela : un être à-, à soi/à l'autre/au même/à rien, un être dont tout l'être tient au à* ». Ce rapport comme mouvement, comme vie, est, selon Nancy, « *cette différence que Derrida a su nommer — ou innommer [...]* ».

Cette tension de l'adoration ne se confond pas avec une intention : « *À l'intentionnalité phénoménologique vers le monde se substitue — ou s'ajoute, c'est indifférent — l'extension vers son dehors. Ou plutôt : l'extension du dedans, sa dilatation, parfois jusqu'à l'exaspération et à la déchirure. À la mort. Mais aussi à l'excès de vie, à la vie excessive.* » Il y a un beau risque dans cette fragilité qui est « *la condition d'être abandonné au monde fortuit* ». Préserver ce risque, pouvoir courir cette chance, est l'enjeu ontologique de l'adoration et, partant, de ce qui se (re)joue dans le politique : « *l'adoration, l'adresse de la parole au-dehors même de toute parole possible, est une condition de l'existence "démocratique" en tant qu'existence de sujets égaux. Car l'égalité des "sujets" [...] n'est pas celle des individus. Celle-ci peut relever d'une équivalence juridique et d'une équité économique, mais celle-là s'expose d'emblée à ce qui n'est pas inégalité, mais hétérogénéité foncière de tous les rapports singuliers à l'incommensurable².* » †

1. La question de savoir de « quelle » phénoménologie, dans ses nombreux « tournants », il s'agirait ici mériterait une étude à part entière.

2. Je souligne. Dans une note de *L'adoration*, Nancy rappelle ses travaux, *Vérité de la démocratie* (Galilée, 2008) et « *Démocratie finie et infinie* » (dans *Démocratie, dans quel état ?*, Paris, La Fabrique, 2009).